

En 1782, Hilarion-Noël de Villenfagne prononce et fait imprimer un très patriotique « Discours sur les artistes liégeois ». « On a dû s'apercevoir par ce Discours, écrit-il dans sa conclusion, que la Nation Liégeoise a fourni des Artistes presque en tout genre, mais il semble que c'est principalement la Peinture que les Liégeois ont cultivée » ; et d'invoquer Lambert Lombard, Douffet, Flémal, Goswin et Lairesse. Lorsque ce texte m'est tombé sous les yeux, voici longtemps déjà, j'en ai pris note avec l'amusement moqueur que mérite une flagrante erreur de jugement. Il était tout à fait en contradiction avec ce que j'avais entendu, lu, appris, avec une conviction ressassée au point de faire figure de vérité d'évidence.

C'est Jacques Hendrick qui allait me débarrasser de mes fausses certitudes. Jean Lejeune nous avait recrutés l'un et l'autre pour préparer la grande exposition « Lambert Lombard et son temps », qui devait se tenir en 1966. Tout naturellement, il lui avait confié la responsabilité de la peinture. La reconstitution du retable de la collégiale Saint-Denis, si fâcheusement démembré, fut le clou de l'exposition. Jacques Hendrick avait réussi là un coup de maître. J'appris à le connaître et à l'apprécier. Discret, têtu, sensible, il se donnait à fond. Il était par moments à bout de forces. Mais il gardait à travers tout la foi qui soulève les montagnes. Il allait le montrer par la suite en diverses occasions, et spécialement lorsque, sourd aux sarcasmes de Jean Lejeune (toujours caustique, même avec un ancien compagnon de captivité lié à lui par une solide amitié) au sujet de « ses petits peintres liégeois du XVII^e siècle », il les imposa à l'admiration de tous.

Il m'avait si bien dessillé, sans jamais m'avoir chapitré, que l'envie m'est venue de réserver une part de mes recherches, résolument centrées sur l'art liégeois, à ces peintres que j'avais trop longtemps considérés comme assez négligeables. Mais même si j'avais été las de mes domaines d'élection, je me serais interdit d'empiéter sur le sien. Lorsque mes élèves ont lorgné dans cette direction, je me suis fait un devoir de les lui envoyer. Et bien m'en a pris, car ce fut le départ d'une collaboration exemplaire entre le senior riche d'expérience et les juniors pleins de feu.

Une fois libéré d'une désaffection sans fondement, j'ai cherché à savoir pourquoi elle avait pris une telle ampleur. Cela requiert de jeter une lumière un peu crue sur la psychologie liégeoise. Elle est dans une large mesure, tout à fait normalement, le fruit du passé. Ci-devant capitale d'un petit état rayé de la carte par la Révolution, Liège n'est plus qu'un

chef-lieu de province. Pour s'en consoler, elle éprouve un besoin de gloire qui assortit les arguments sérieux de raileries d'assez pauvre aloi. Le cas n'a rien de rare. Pour nos grands-pères, les « Flamins » sont « bièsses », cela est hors de discussion. Pas plus de méchanceté là-dedans que dans les fines plaisanteries à la Coluche ; cela vaut néanmoins aux petits-fils, qui n'en peuvent mais, des rancunes tenaces. Dans de telles conditions, se voir forcé de reconnaître l'indiscutable supériorité desdits Flamands dans le domaine de la peinture, et tout spécialement au XVII^e siècle, c'est bien pénible. Se désintéresser d'une confrontation dans laquelle on a le dessous, c'est bien humain. Et par bonheur il existe dans ce domaine un problème bien digne de focaliser le meilleur des énergies : les origines et les débuts des Van Eyck. Le passé de Liège, c'est par ailleurs une brillante tradition artisanale, puis industrielle. Au XIX^e siècle, la ci-devant cité des princes-évêques est universellement admirée pour son aptitude à « transformer le fer en or ». Le travail du métal y exerce une fascination irrésistible. Ce n'est pas un hasard si l'orfèvrerie liégeoise a bénéficié de publications bien plus amples que celle de n'importe quelle autre ville belge. Ce n'est pas un hasard si « L'histoire des arts du métal en Belgique » qu'a éditée l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts en 1951 a été écrite par un professeur de l'Université de Liège, Suzanne Collon-Geveart. La vedette y est donnée, et nul ne s'en est étonné, au chef-d'œuvre majeur du patrimoine artistique liégeois, une des « Sept Merveilles de Belgique », les fonts baptismaux de laiton attribués à Renier de Huy sur base d'arguments éminemment affectifs.

Pour mettre la peinture liégeoise ancienne à son rang, pour l'imposer au plan international, il fallait une lucidité et une ténacité tout à fait hors du commun.

On ne pouvait les trouver que chez un Liégeois bon teint. Sûrement pas chez les maîtres que Jacques Hendrick et moi avons eus à l'Université, lui au début, moi à la fin de leur carrière, en particulier le très flamand, voire flamingant Léo van Puyvelde et Paul Fierens, Bruxellois parisianisé. La « Cité ardente » faisait fort peu battre leur cœur.

A la fin du siècle dernier, Jules Helbig consacre à *La peinture au pays de Liège et sur les bords de la Meuse* un livre qui fournit une ample moisson d'informations sans négliger la part de la sensibilité. Ses faiblesses, bien naturelles, passent à peu près inaperçues. La conviction que tout est dit, que l'on vient trop tard, se répand insidieusement. Elle ne contamine pas Jacques Hendrick. La révérence qu'il cul-

tive envers le pionnier de l'art « mosan » ne l'empêche pas de voir et de faire voir tout ce qui reste à faire.

L'ouvrage que voici est vraiment la réalisation d'un rêve de jeunesse que rien n'a pu détruire. Il a germé dans l'esprit de Jacques Hendrick au temps où celui-ci consacrait à Bertholet Flémal l'un de ses travaux de fin d'études. Il a mûri lors de la préparation de trois grandes expositions. Il a pris corps une première fois sous une forme réduite — une sorte de *bozzetto*, ma foi — avec le petit livre si juste de ton publié

en 1973 dans la collection « Wallonie. Art et histoire ». Depuis quelques années, il s'achevait dans l'angoisse : allait-il trouver un éditeur en ces temps de restrictions drastiques ? Grand merci au Ministre-Président de l'Exécutif de la Communauté française, grâce à qui cette histoire ne s'achève pas sur le plus navrant des épilogues. Le seul souhait qui reste à formuler, c'est que l'ouvrage enfin venu à terme soit très chaleureusement accueilli.

Pierre Colman

Professeur à la Faculté
de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège